

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Paris, Tourcoing, Lille, Valenciennes, Arras, Amiens, Reims, Metz, Nancy, Strasbourg, Bordeaux, Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Clermont-Ferrand, Orléans, Rouen, Caen, Evreux, Angoulême, Cognac, Poitiers, Nantes, Rennes, Saint-Brieuc, Brest, La Rochelle, Pau, Bayonne, Bordeaux, Nantes, Rennes, Saint-Brieuc, Brest, La Rochelle, Pau, Bayonne.

L'abonnement continue, sauf avis contraire

# JOURNAL DE ROUBAIX

DIRECTEUR-GERANT: J. REBOUX

Le Nord de la France: Trois mois... 13 f. Six mois... 26 f. Un an... 52 f.

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 28 NOVEMBRE 1870

Voir aux dernières nouvelles

## Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Tours, 26 novembre.

Le bruit qui a couru d'un voyage de M. de Chaudordy à Versailles est dénué de fondement.

M. de Chaudordy n'a point quitté Tours.

Les Prussiens ont occupé hier Vibrey, Nondoubleau et Savigny. Ce corps évite apparemment Vendôme et coopère avec les colonnes qui ont passé par Verneuil et Bretoncelles le 16 novembre. Ils sont probablement destinés à occuper des positions sur la ligne entre Tours et le Mans et à couper les communications entre ces places.

Les corps prussiens observent une vigilance extraordinaire.

Les fils télégraphiques sont partout coupés.

Pendant la nuit les campements sont entourés de fils de fer portant des cloches d'alarme.

Tours, samedi 26 novembre.

Officiel. — Un détachement par Châteaudun s'est dirigé, le 25, vers Brou, où des forces ennemies occupaient une forte position sur les hauteurs d'Yèvres.

Après un combat de trois heures, la position a été enlevée par nos troupes qui ont poursuivi l'ennemi à trois kilomètres au-delà de Brou.

Notre artillerie a été particulièrement remarquable.

Nos pertes sont insignifiantes.

Tours, 26 novembre.

Des dépêches ministérielles de Châteaudun annoncent qu'un détachement prussien a été attaqué le 24 à Saint-Agil et a subi de grandes pertes.

L'ennemi marche sur Mondoubleau. La cavalerie prussienne a commandé 2,000 rations à Gault.

Les uhlands menacent le chemin de fer à Frotéval, au nord-est de Vendôme.

Les Prussiens, hier encore, dans les environs d'Evreux, ont rencontré une résistance considérable dans les campagnes.

Les garibaldiens ont surpris les Prussiens, hier, à Auxonne, et les ont mis en fuite.

Les pertes des Prussiens sont de 30 tués et blessés et 9 prisonniers.

Un décret du 25 ordonne la création immédiate de camps pour l'instruction et la concentration des gardes nationaux mobilisés par décret du 2 novembre.

Y seront aussi admis, les gardes mobiles et les corps francs.

Les contingents de l'armée régulière des camps seront établis à Saint-Omer, Cherbourg, Conlie, Nevers, La Rochelle, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Toulouse, Pau-de-Lanciers et Lyon.

Les camps de Saint-Omer, Cherbourg, La Rochelle, Pau-de-Lanciers, seront en état de recevoir 250,000 hommes et seront des camps stratégiques.

Chacun des autres de 60,000 hommes seront des camps d'instruction.

Berlin, 27 novembre.

On annonce officiellement que le cabinet prussien a déjà fait, dans la phase actuelle du conflit provoqué par la Russie, des démarches confidentielles des deux côtés pour offrir ses bons offices afin d'amener une solution pacifique.

On n'a cependant aucun indice sur les bases de ces démarches.

Luxembourg, 26 novembre.

Aujourd'hui le prince Henri a reçu les listes d'adhésion de soixante-six sociétés du grand-duché à l'Adresse patriotique du 24 octobre.

En le remerciant, il a répondu au président des sociétés réunies que l'Adresse, surtout celle du conseil d'Etat, ne laissait plus de doute sur les sentiments des Luxembourgeois. Son Altesse ne partage aucunement la crainte provoquée par la presse, relativement à l'indépendance du pays, à laquelle les signataires du traité de Londres ne permettront jamais qu'une atteinte soit portée.

Belgrade, 26 novembre.

Répondant au Journal de St-Petersbourg; qui fait dépendre la tranquillité de l'Orient du contentement de la Russie, le Vidovnan dit:

« Notre satisfaction ne dépend pas des relations de la Porte avec la Russie mais de réformes loyales qui amélioreront la situation de la Serbie et de la Bulgarie »

« Nous sommes seuls compétents pour savoir ce qui nous rassure et personne d'autre. »

« Nous sommes seuls compétents pour savoir ce qui nous rassure et personne d'autre. »

Tours, samedi 26 novembre.

Le Bulletin officiel du 26 novembre publie le rapport du général d'Aurelles sur la bataille de Coulmiers.

Relatant les faits connus en substance qui ont précédé et suivi la reprise d'Orléans; il signale la pleine déroute de l'ennemi dont toutes les positions ont été enlevées malgré ses efforts; il constate l'entrain, l'aplomb et la solidité admirables de notre infanterie et des mobiles qui voyaient le feu pour la première fois.

Le général d'Aurelles rend un juste hommage à notre artillerie qui, malgré des pertes sensibles, dirigea le feu et manœuvra sous les projectiles avec une précision et une intrépidité remarquables.

Il conclut en disant: Je ne saurais dire combien j'ai eu à me louer de la vigueur que l'armée tout entière a montrée.

Arlon, 27 novembre.

Les Prussiens dirigent des troupes et de l'artillerie de siège vers Longwy.

Les horreurs et les désastres du bombardement de Thionville ont jeté l'épouvante parmi la population féminine de Longwy, qui se réfugie à Luxembourg, à Arlon et à Virton.

Londres, samedi 26 novembre.

La réponse du prince Gortchakoff a été discutée hier en conseil des ministres. Cette réponse est ferme, mais elle ouvre une porte à un arrangement, et il dépend de l'Angleterre d'en faire une question de paix ou de guerre. Les opinions du conseil sont partagées. Le conseil d'hier a duré de trois heures à six heures, et il a été ajourné à lundi. Des divergences de vue existent parmi les ministres. Lord Granville aurait subordonné sa présence dans le cabinet à la condition que certains de ses collègues pacifiques tinsent compte de l'opinion publique toujours favorable au respect des traités.

Tours, 27 novembre.

Le ministre de l'Intérieur aux préfets

L'armée de la Loire menacée sur sa gauche par des forces très-considérables a dû masser de ce côté certaines forces un peu avancées et qui, présentant une ligne mince, auraient risqué d'être coupées. La droite tient vigoureusement et empêche les progrès de l'ennemi.

Succès a été à Neuville où des forces ennemies, après avoir bombardé la ville, ont dû laisser le terrain à des forces inférieures en nombre, abandonnant un assez grand nombre de morts, de blessés et 80 prisonniers. Nos pertes sont peu importantes.

Cet ensemble d'opérations n'a qu'une gravité relative de part et d'autre et ne préjuge en rien le résultat de la rencontre attendue.

Dans la Somme combats heureux à Gentelle et Boves, bonnes nouvelles de Monbéliard.

### Une entrevue avec M. Thiers.

On écrit de Tours, 22 novembre, au Daily Telegraph.

Après-midi, j'ai eu l'honneur d'être admis à une entrevue avec M. Thiers. Ayant reçu une lettre d'introduction près du vieil homme d'Etat, je lui adressai un billet qui l'informait de la nature de ma mission à Tours, et dans lequel je lui demandai quel jour et à quelle heure je pourrais me présenter chez lui. Je reçus presque aussitôt une réponse de son secrétaire qui m'annonçait que le lendemain, à 11 heures, son chef me recevrait.

A l'heure marquée, je me rendis à l'Hôtel de Bordeaux, où réside M. Thiers, mais j'appris qu'il était en conférence avec lord Lyons et que leur entrevue se prolongerait probablement. Le secrétaire de M. Thiers me demanda de revenir à cinq heures du soir, ce que je fis. Je fus sur-le-champ introduit dans une chambre spacieuse mais assez pauvrement garnie, et qui, à en juger par l'aménagement, sert à l'ex-ministre de chambre à coucher, de cabinet de toilette et de cabinet de travail: un lit de camp dans un coin, un lavabo dans l'autre, et, au centre, une table couverte de livres et de papiers.

Il y avait plusieurs années que je n'avais vu M. Thiers, car quand j'étais à Paris, je n'allais pas souvent au Corps législatif, mais je puis dire en toute assurance que je n'ai jamais vu d'homme sur qui le temps semble avoir plus légèrement posé sa main ou qui porte mieux ses années que l'homme qui se si ardemment travaillé à arrêter cette terrible guerre, et qui a recueilli si peu de gratitude pour les incroyables fatigues qu'il a eues à subir.

Rien de plus affectueux que la façon dont il me reçut; quand je lui citai les noms de nos amis communs à Londres, que je lui adressai un message verbal d'une dame anglaise qui est une de ses amies intimes et qui me chargeait de lui dire que toute l'Europe devait lui être reconnaissante des efforts qu'il avait faits pour la cause de la paix, il se montra dans son naturel et se mit à me parler comme si nous nous fussions connus depuis des années. On m'avait dit que depuis l'échec de ses démarches pour amener un armistice, M. Thiers était fort abattu; aussi fus-je agréablement surpris de le trouver, au contraire, presque gai, quoique cependant nullement disposé à discuter avec confiance les événements actuels.

Dans le cours de la conversation, M. Thiers confirma ce que j'avais déjà appris d'une autre source, que trois des quatre membres de la délégation de Tours s'étaient prononcés pour la convocation la plus prochaine possible des électeurs et qu'un message avait déjà été envoyé près du comte de Bismark dans le but de faire autoriser M. Gais-Bizoin à se transporter à Paris pour y conférer avec ses collègues.

M. Thiers me parut penser que même dans cette faible heure, il y avait quelque espoir d'amener la paix. Rien ne peut surpasser l'horreur de M. Thiers pour la guerre et tout ce qui s'y rattache, — bien qu'il exprime ses sentiments avec calme et sans passion, selon son habitude — non-seulement à cause des ruines qu'elle accumule sur la France, mais aussi du bouleversement général qu'elle crée certainement en Europe.

Voyez la Russie, me dit-il: la France n'est pas plutôt humiliée et foulée aux pieds qu'elle se met à pousser des cris contre ce qui a été disposé par un congrès et un traité il y a quatorze ans. La France, d'après M. Thiers et il insista sur ce point, n'a jamais été favorable à cette guerre; et il n'est pas juste de reprocher au peuple un malheur que le gouvernement impérial a seul provoqué.

Quand je lui dis que j'avais suivi le corps de Mac-Mahon, de Wissembourg à Sedan, il me demanda comment j'avais réussi à échapper à l'ordre absurde de Lebouff et d'Ollivier relativement à l'expulsion de tous les correspondants de journaux au camp français. Je lui racontai toutes les ruses dont j'avais usé; il rit de bon cœur, en remarquant que quand des Anglais entraient sérieusement en affaire, ils savaient généralement s'arranger de façon à arriver à leur but.

Un mot ou deux que je laissai échapper incidemment sur la misère causée par l'invasion de l'ennemi, et dont j'avais été témoin en Alsace, en Lorraine, dans la vallée de la Meuse et en partie celle l'Oise, parut beaucoup l'intéresser, et il m'adressa plusieurs questions à ce sujet en exprimant — toujours dans des termes calmes, modérés, mais frappants — la douleur avec laquelle il voyait les calamités de la France.

J'essayai plus d'une fois de pénétrer les vues de M. Thiers sur les chances possibles de paix; mais bien que je pusse voir qu'il avait grand espoir, il se montra excessivement réservé sur ce point. Néanmoins son langage, quelque circonspéct qu'il fut, m'a fait croire — à tort ou à raison — que quelque influence continue toujours à agir favorablement à ce sujet, mais qu'elle est censée ignorée de tout ce qui est en dehors du monde diplomatique.

Il est très-possible que cette conjecture soit tout à fait fautive, mais certains indices que j'ai cru saisir d'autre part me font croire qu'à Tours comme à Versailles on essaie le moyen de négocier en suivant une voie différente de celle qui a été tentée jusqu'ici et qu'il est très-possible que le résultat de cette tentative se fasse apercevoir avant longtemps. Remarquez que rien de ce que M. Thiers m'a dit ne peut le moins du monde justifier cette supposition; mais la réserve marquée avec laquelle il a abordé le sujet qui lui tient évidemment le plus à cœur m'a porté à inférer qu'il peut y avoir quelque chose de vrai dans les rumeurs qui me sont parvenues le matin relativement aux prévisions de paix.

Au sujet de la question russe, M. Thiers a semblé curieux de connaître quels étaient les sentiments du peuple anglais, l'état de l'opinion publique dans ce pays, si le gouvernement devrait ou non faire la guerre pour soutenir la Turquie, au cas où la situation s'empirerait à l'excès. Quand je lui dis que, pour le moment, ni la presse, ni le public anglais n'avaient encore bien envisagé la question, mais que, pour autant qu'ils s'étaient prononcés, ils étaient bien décidés à faire respecter à tout prix par l'Angleterre le traité de 1856, il me dit qu'il était joyeux de l'apprendre, car si l'Angleterre n'agissait pas ainsi, elle perdrait le rang qu'elle occupait et serait réduite au simple état de puissance de troisième ordre. L'Angleterre, continua M. Thiers, prend toujours du temps avant de se prononcer, mais quand elle parle, c'est toujours dans un but, et elle se fait toujours invariablement entendre.

Un diplomate comme M. Thiers est naturellement réservé quand il donne une opinion sur une difficulté politique qui ne fait pour ainsi dire, que sortir de terre; mais pour autant que je puisse conclure de quelques mots qu'il a laissés échapper à ce sujet, il m'a semblé penser que l'Europe est bien près d'une guerre générale et que cet état de choses a pour cause le malheureux conflit avec la Prusse.

Comme je savais que d'autres personnes attendaient pour le voir, je ne restai pas longtemps avec M. Thiers, et, quand je pris congé de lui, il m'assura qu'il était disposé à me donner toutes les informations qu'il pourrait quand je m'adresserais à lui. En mesurant de l'ex-ministre, je me rappelai ces mots d'un officier français blessé, en compagnie duquel j'avais fait route d'Amiens à Rouen la semaine précédente: « La France, disait cet officier, dans sa sottise rage pour le républicanisme — forme de gouvernement qui sera toujours impossible chez nous — a écarté de ses conseils en 1848 le peu d'hommes d'Etat sérieux et réfléchis qu'elle possédait. Et qu'est-il résulté de là? Vingt ans de régime personnel, qui a fini par l'écrasement presque complet de la nation. Notre folie et notre crime ont été grands, mais notre châtiment ne l'a pas été moins, et il sera plus grand encore si, la paix faite, nous suivons aveuglément les conseils de ces prétendus patriotes qui, en abolissant le gouvernement constitutionnel en France, ont préparé sa dégradation. « Plus à Dieu que pour son bonheur, ce beau pays n'a pu se trouver dans les mains d'hommes d'Etat tels que celui auquel j'ai eu l'honneur de parler hier.

### Nouvelles d'Amiens

Nous extrayons du Mémorial d'Amiens les renseignements suivants.

Depuis quelques jours, les détachements prussiens, qui paraissent faire partie du corps du général Mantouffel, ont occupé plusieurs localités du Santerre; leurs éclaireurs ont été signalés jusque près d'Amiens et sur quelques points de la vallée de Somme, entre Corbie et Bray. Le 23 et le 24 novembre, plusieurs engagements ont eu lieu et tous se sont terminés à notre avantage; le 24, nos troupes ont attaqué un corps assez important de Prussiens composé d'infanterie et de cavalerie et appuyé de trois pièces d'artillerie. Chassés successivement de leurs positions à Demain, Domart et Mézères, les ennemis se sont retirés sur Bouchoire et Roye; leurs pertes ont été considérables, car ils ont emmené à leur suite plusieurs charrettes de morts et de blessés. De notre côté nous n'avons perdu que 8 hommes de l'infanterie de marine, qui s'est particulièrement distinguée et une dizaine de blessés appartenant à ce même corps et aux mobiles du Nord. Le 25, quelques engagements de moindre importance ont eu lieu près de Villers-Bretonneux; les Prussiens auraient eu, entre autres pertes, un officier tué et un autre très-grièvement blessé.

Le même jour, Moreuil a soutenu énergiquement une attaque de divers côtés à la fois.

D'après les renseignements qui nous sont communiqués, voici ce qui s'est passé dans cette journée de vendredi:

Vers huit heures du matin, la compagnie des francs-tireurs de Picardie, commandant Lormier, a reconquis les bois de Moreuil où des uhlands avaient été signalés. Nos francs-tireurs tournèrent une partie du bois pour revenir sur la route de Montdidier. Sur la gauche, un peu au-dessus du château de Moreuil, ils aperçurent les uhlands. Le commandant Lormier fit déployer ses hommes en tirailleurs et commença lui-même le feu. Le premier coup fut heureux un cavalier fut atteint et tomba; un de ses camarades descendit de cheval et le remplaça en selle.

Dans le retrait, les uhlands se dirigeaient vers le Plessier, où d'autres compagnies des leurs, beaucoup plus nombreuses, étaient placées sur une hauteur dans une excellente position.

A plusieurs reprises, ils revinrent charger les francs-tireurs qui les repoussèrent toujours par des coups de fusils qui leur firent beaucoup de mal.

Des hussards Wurtembourgeois, 150 envi-

ron, descendirent de leurs chevaux, s'avancèrent à pied sur une seule ligne et firent un décharge sur la ligne de nos tirailleurs, à une distance de près de 800 mètres. Personne ne fut blessé.

Vers trois heures, on signala une nombreuse colonne de Prussiens avec de l'artillerie venant par diverses routes, notamment par l'ancienne route de Montdidier et se dirigeant vers la Neuville et Moreuil, qu'ils contourneraient complètement.

Vers quatre heures, le commandant Lormier fit rentrer ses troupes à Moreuil et engagea les habitants à faire de suite des barricades sur toutes les routes. Grâce à son énergie, en très peu de temps ces barricades furent élevées; à l'une d'elles, placée près de la grille du château, se postèrent des gardes nationaux et quelques francs-tireurs, qui ne tardèrent pas à apercevoir l'ennemi.

Une douzaine de hussards descendirent la route de Montdidier et s'arrêtèrent en face la grille qui, de cette route, donne vue sur le parc; deux de ces hussards se détachèrent en éclaireurs; l'un d'eux resta à mi-chemin pendant que l'autre s'avancait près de la barricade en face le château. On lui envoya quelques coups de feu et il tomba mortellement frappé de trois balles, dont deux dans la poitrine et une à la tête.

Et le voyant tomber, les cavaliers restés en vedettes, prirent la fuite.

Le hussard qui venait d'être tué était un jeune homme de 20 à 22 ans; il avait très-peu de cartouches. Quant à son cheval, il était reparti au galop rejoindre ses camarades.

On estime que dans cette journée les Prussiens ont eu au moins une quarantaine d'hommes mis hors de combat.

P. S. — Hier samedi, deux engagements heureux pour nos troupes ont eu lieu à Gentelles et à Boves. Trois Prussiens ont été tués et plusieurs blessés. L'ennemi a été repoussé à la balquette.

Le journal de Péronne a reçu des environs de Ham les lignes suivantes:

Dimanche matin.

Je vous écris à la hâte, dans le cas où de mauvaises nouvelles de Ham vous seraient parvenues. La dépêche que je vous ai fait passer hier ne vous a fait connaître que le commencement de nos alertes successives.

Hier, à 5 heures des troupes arrivées dans la nuit d'Amiens au nombre de 2,000 hommes avec deux canons étaient parties pour Tergnier, pour le coup de main dont je vous avais parlé; mais ce n'était un coup de main que de nom; comprend-on, en effet, qu'on puisse avoir l'espoir d'enlever 800 hommes en plein jour; il fallait arriver de nuit, prendre ses positions en silence, engager le combat de toutes parts pour envelopper l'ennemi. Tout le contraire est arrivé.

La colonne partie de Ham à 5 heures du matin, arriva à Voué, près Tergnier, à midi; elle traversa le village après avoir vu le maire qui la laissa passer sans l'arrêter, et même, dit-on, en lui affirmant qu'il n'y avait aucun danger pour elle. A peine avait-elle fait quelques pas en dehors du village, qu'une fusillade partant de derrière les maisons vint la surprendre.

Le chef de l'expédition, le commandant Kraft, des volontaires de la Meuse, ex-lieutenant de vaisseau, montra une grande énergie. On soutint, pendant une heure et demie, le feu des Prussiens embusqués, le canon en tua ou blessa une soixantaine et les autres revinrent sans résultat avec une vingtaine de tués ou blessés, dont un officier tué. Ce n'est qu'à 6 heures du soir qu'on connut le résultat véritable; les premiers arrivants avaient annoncé un véritable massacre des nôtres.

Nous étions sans nouvelles de Tergnier, vers 3 heures, quand tout à coup on cria dans la ville: voilà les Prussiens! toutes les portes se fermèrent, la fusillade écrivit vers le pont de Chauny, où une vingtaine de uhlands, reçus à leur arrivée par quelques francs-tireurs, avaient immédiatement tourné bride.

On était à peine remis de cette alerte de la porte de Chauny, quand on signala les uhlands à la porte de Noyon: c'était en effet de nouveaux cavaliers arrivant de Guiscard, qui venaient en reconnaissance à Ham: ils furent reçus par une fusillade qui leur tua un homme; ce sont les mobilisés qui firent le coup de feu.

Nous revenions de la rue de Noyon lorsque nous aperçûmes un grand mouvement et nous entendîmes les cris: Voilà les prisonniers! C'était en effet plusieurs hussards que la colonne rentrant de Tergnier avait pincés à Flavy. Ils ont été mis au fort.

Mardi, 22 novembre.

Comme je vous l'ai dit, nous avons eu deux fois, le samedi, la visite des uhlands: 23 par la porte de Chauny, 3 par la porte de Noyon, il en a été tué un de ce côté; les autres qu'on eût pu faire prisonniers sans coup férir se sont enfuis.

Le lendemain dimanche, nouvelle alerte: dix uhlands se sont de nouveau montrés à la porte de Chauny; même faute que la veille, au lieu de les laisser entrer et de les cerner, on les fit sauver; ils venaient s'informer sans doute si la troupe était encore à Ham et pro-